

# LES SEPT CONTRE THÈBES

TRAGÉDIE

---

## ACTE PREMIER

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

ÉTÉOCLE, LE CHOËUR, THÉBAINS.

ÉTÉOCLE.

Enfants de Cadmus, le pilote de l'état, qui, assis à la poupe, tient le gouvernail, doit, les yeux toujours ouverts, dire ce qui convient aux circonstances; car, si nous sommes vainqueurs, vous en remercirez les dieux; mais, si nous sommes vaincus (ciel, détourne cet augure), je serai seul accusé dans Thèbes. Étéocle alors serait l'objet d'un murmure général, et d'un cri d'indignation dont puisse Jupiter, que nous nommons Préservateur, nous défendre aujourd'hui. Que chacun donc en ce jour, même celui qui n'atteint pas encore la verte jeunesse, et celui qui l'a passée, rappelant ce qu'il a de vigueur et s'occupant des soins convenables, défende sa patrie, les autels de ses dieux, menacés d'être détruits, ses enfants et sa mère, sa tendre nourrice, cette terre qui, lorsque au sortir du berceau nous rampions sur son sol favorable, a supporté le poids de notre enfance, e

nous a nourris pour l'habiter et la défendre un jour au besoin. Jusqu'à présent le ciel penche pour nous. Assiégés depuis longtemps, la victoire, grâce aux dieux, nous est le plus souvent demeurée ; mais aujourd'hui ce devin, père des augures, qui, sans brûler des victimes, infailible en son art, interroge et comprend les oiseaux fatidiques, ce despote des présages dit que le plus terrible assaut des Achéens a été résolu cette nuit et qu'il est préparé. Courez donc tous aux portes et aux créneaux des remparts ; hâtez-vous ; volez, armés de toutes pièces ; garnissez les défenses ; placez-vous sur les parapets des tours ; gardez les dehors ; demeurez fermes ; ne vous alarmez point du nombre des assaillants : le ciel est pour nous. J'ai envoyé des espions dans le camp ennemi ; j'espère qu'ils n'y auront pas en vain pénétré, et qu'instruit par eux, je me garantirai de tout stratagème.

## SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, UN ESPION.

L'ESPION.

Puissant roi des Cadméens, j'apporte des nouvelles certaines des ennemis : j'ai vu de mes yeux leurs dispositions. Sept chefs furieux ont immolé un taureau sur un bouclier noir, et tous, la main sur la victime, ont juré par le dieu Mars, par Bellone, et par la Peur amie du carnage, ou de détruire aujourd'hui et de saccager la ville de Cadmus, ou de mourir et d'arroser cette terre de leur sang. Ils ont eux-mêmes placé sur le char d'Adraste des gages de souvenir pour leurs parents ; ils versaient quelques larmes, mais nulle

pitié n'était dans leur bouche. Tels que des lions à l'approche du combat, ces cœurs de fer, que la rage enflamme, ne respirent que la guerre. Je n'ai point perdu de temps pour vous instruire ; je les ai laissés tirant au sort quelle porte chacun d'eux doit attaquer. Placez donc promptement aux avenues des guerriers d'élite. Déjà s'avance en bataille l'armée des Argiens ; la poussière s'élève, la plaine blanchit sous l'écume des chevaux. Pilote auguste de notre vaisseau, munissez Thèbes avant que Mars ait soufflé la tempête. Déjà mugit un flot terrestre : saisissez rapidement l'instant de la défense ; moi, le reste du jour, j'aurai fidèlement l'œil ouvert sur l'ennemi. Instruit par des avis sûrs de tous ses mouvements, vous les rendrez inutiles.

*(L'espion retourne au camp ennemi).*

### SCÈNE III.

ÉTÉOCLE, LE CHOEUR, THÉBAINS.

ÉTÉOCLE.

O Jupiter, ô terre, ô dieux protecteurs ! Et toi fatale imprécation, vengeance trop puissante d'un père ! ne renversez point jusque dans les fondements, par les coups de nos ennemis, une ville grecque et vos propres foyers ; n'asservissez pas sous le joug de l'esclavage un pays libre et la cité de Cadmus ; soyez notre défense ; nos intérêts sont communs ; c'est dans la victoire qu'on honore les dieux.

*(Le roi sort pour aller donner ses ordres).*

## SCÈNE IV.

## LE CHOEUR.

Quels maux funestes, épouvantables, j'envisage ! L'armée marche, quitte son camp... se déploie... de nombreux escadrons la précèdent... fondent sur nous... Messager muet, mais visible et fidèle, un nuage de poussière me l'annonce... Déjà s'approche le bruit des armes qui s'entre-choquent dans la plaine... il fait fuir le sommeil ; il vole ; c'est le fracas d'un indomptable torrent tombant du haut des montagnes... Hélas !... hélas !... ô dieux ! ô déesses ! écartez les malheurs que je vois. Des cris menacent nos murs ; un peuple, sous l'airain blanchissant, s'avance en bon ordre ; c'est à Thèbes qu'il en veut... qui de vous nous défendra, nous protégera ?... Auquel de vos autels irai-je me prosterner ?... Immortels habitants de ce temple, l'instant est venu d'embrasser vos statues... Que, tardons-nous, troupe trop déplorable ?... ne l'entendez-vous pas le choc des boucliers ?... Offrandes et couronnes, quand les porterons-nous aux temples, si ce n'est en ce jour ?... Je l'ai entendu le bruit, le cliquetis des lances... O notre antique protecteur, Mars, que feras-tu ? Trahiras-tu ton pays ? Dieu au casque d'or, regarde, regarde la ville que tu aimais tant autrefois !... O dieux tutélaires, venez, venez tous. Voyez ces vierges, troupeau suppliant, que menace l'esclavage.... Soulevé par le souffle de Mars, un flot de soldats panachés mugit contre Thèbes... Père tout-puissant, ô Jupiter ! sauve-nous des mains de l'ennemi... Les Argiens assiègent la ville de Cadmus... Les armes meurtrières m'épouvantent... Les freins, les chaînes, que secouent les coursiers, sonnent la mort...

Je vois ces chefs reconnaissables à leurs boucliers... Ils sont aux portes que le sort leur a marquées... Puissance amie des combats, fille de Jupiter, ô Pallas ! sois notre gardienne aujourd'hui... Et toi, créateur du coursier, toi dont le sceptre redouté des monstres marins régit les eaux, ô Neptune, viens, viens calmer mon effroi !... O Mars, conserve une ville du nom de Cadmus ; montre-toi hautement son allié. Et toi, mère de nos pères, ô Vénus, fais-nous éviter la mort. Nous sommes de ton sang : les vœux que nous t'adressons doivent être écoutés... Dieu jadis destructeur des loups<sup>1</sup>, sois aujourd'hui destructeur de l'ennemi : entends nos soupirs... Et toi fille de Latone, favorable Artémis, prépare ton arc. Hélas ! hélas ! les chars approchent de la ville !... Auguste Junon !... les essieux crient sous les poids... O favorable Artémis !... l'air agité par les armes frémit... Que doit souffrir Thèbes ? Que deviendra-t-elle ? Quel sort lui préparent les dieux ? Hélas !... une grêle de pierre écrase nos remparts... Favorable Apollon !... le son de l'airain retentit aux portes... Enfant de Jupiter, sainte arbitre de la guerre, reine immortelle des combats, Oncée<sup>2</sup>, de ton temple en face de Thèbes, défends la ville aux sept portes ! O divinités toutes-puissantes, ô gardiennes et gardiens invincibles de ce pays, ne livrez pas à des barbares ces remparts déjà fatigués ;

1. Apollon, parmi le grand nombre de surnoms qu'on lui donnait avait celui de Lycien, *Λυκαίος*. Pausanias, dans ses *Corinthiaques*, raconte l'origine de ce nom. Des loups dévastèrent les troupeaux des Sycioniens ; Apollon, touché de leurs malheurs, leur ordonna de prendre un morceau de bois sec qu'il leur indiqua, et d'en mêler l'écorce avec quelques morceaux de viande pour amorcer les loups. Ces animaux en mangèrent avec avidité et périrent tous. Le même historien raconte une autre origine de ce nom chez les Argiens ; mais celle que nous venons de rapporter est celle qui convient le mieux à l'intention du chœur invoquant Apollon.

2. Surnom de Minerve chez les Béotiens, suivant le scoliaste de Pindare. Pausanias dit que le mot est phénicien.

entendez des vierges timides, qui, les mains tendues, vous adressent des vœux équitables. Dieux amis, protecteurs habituels de cette ville, prouvez que vous l'aimez, que vous veillez sur vos temples, et veillez-y pour les défendre : souvenez-vous des fêtes où tant de victimes vous sont immolées.

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE II

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

ÉTÉOCLE, LE CHOEUR.

ÉTÉOCLE.

Répondez-moi, troupe importune; est-ce ainsi que vous servez et sauvez la patrie; que vous encouragez nos soldats assiégés? en tombant prosternées aux autels de ces dieux tutélaires avec ces plaintes et ces cris? Sexe haï des sages, que jamais, soit dans le malheur, soit dans la prospérité, je n'habite avec toi; loin du danger ta présomption est insupportable, dans la crainte, tu es le premier fléau d'une famille et d'un peuple. En fuyant ainsi devant nos soldats, vous leur communiquez votre lâche faiblesse; c'est vous qui servez le mieux nos ennemis; ainsi dans nos murs nous travaillons nous-mêmes à notre perte. Voilà donc l'avantage d'habiter avec les femmes! Ah! quiconque me désobéira, homme, femme ou enfant, l'arrêt en est porté, son destin sera d'être lapidé par le peuple. C'est à l'homme d'agir au dehors, c'est à la femme de demeurer tranquille au dedans, sans le troubler ni le distraire. Suis-je entendu, ou ne le suis-je pas; est-ce à des sourdes que je parle?

LE CHOEUR.

O cher fils d'Œdipe, l'épouvante m'a saisie au bruit et au fracas des chars, aux cris des essieux pressés dans les roues,

au son de ces freins, de ces chaînes étincelantes que secoue la bouche des coursiers.

ÉTÉOCLE.

Quoi donc ? quand la tempête fatigue le navire, est-ce en fuyant de la poupe à la proue que le nautonier peut échapper au naufrage ?

LE CHŒUR.

Pleine de confiance dans les dieux, j'ai couru au pied de ces antiques statues ; le bruit effrayant d'une grêle de traits retentissait aux portes ; l'effroi m'a fait élever mes prières jusqu'aux immortels pour qu'ils défendissent cette ville.

ÉTÉOCLE.

Vous avez demandé que les remparts puissent soutenir l'effort des ennemis ?...

LE CHŒUR.

C'est ce que j'espère obtenir...

ÉTÉOCLE.

Mais une ville prise, ses dieux, dit-on, l'abandonnent...

LE CHŒUR.

Ah ! que jamais, moi vivante, ces dieux ne nous quittent ! Que jamais je ne voie cette ville saccagée et l'ennemi dans nos murs, la flamme à la main.

ÉTÉOCLE.

Pour invoquer les dieux, ne nous perdez pas. L'obéissance, dit-on, est mère du succès et compagne du salut.

LE CHŒUR.

Le pouvoir des dieux est plus fort ; souvent dans la nuit épaisse du malheur ils dissipent le nuage étendu sur notre tête.

ÉTÉOCLE.

A l'approche de l'ennemi, c'est aux hommes de faire les



sacrifices, d'interroger les dieux, aux femmes de se taire et de se retirer.

LE CHŒUR.

C'est avec l'appui des dieux que nous habitons une ville invaincue, et que ses remparts résistent à l'effort des ennemis... Votre orgueil nous défend-il cet hommage?

ÉTÉOCLE.

Honorez les dieux, j'y consens ; mais ne découragez point nos soldats ; calmez vos alarmes ; rassurez-vous.

LE CHŒUR.

Au bruit subit qui m'a frappée, craintive et tremblante je suis accourue dans cette citadelle auguste.

ÉTÉOCLE.

Si vous voyez des morts, des blessés, retenez vos cris ; le découragement livre à Mars ses victimes.

LE CHŒUR.

J'entends hennir les chevaux...

ÉTÉOCLE.

Feignez de ne pas les entendre...

LE CHŒUR.

Les remparts gémissent, l'ennemi nous presse...

ÉTÉOCLE.

Ne suffit-il pas que j'aie pourvu à tout ?...

LE CHŒUR.

Je tremble ; le bruit redouble aux portes...

ÉTÉOCLE.

Ne vous taisez-vous pas ? Cessez de remplir la ville de ces clameurs !

LE CHŒUR.

Conseil des dieux, ne trahissez point ces remparts !

ÉTÉOCLE.

Malheureuses ! ne pouvez-vous souffrir en silence ?

LE CHŒUR.

Divinités thébaines, sauvez-moi de l'esclavage !

ÉTÉOCLE.

Vous le hâtez cet esclavage, pour vous et pour Thèbes.

LE CHŒUR.

Puissant Jupiter, tourne tes traits contre l'ennemi !

ÉTÉOCLE.

O Jupiter ! quel présent que les femmes ! Quel sexe !

LE CHŒUR, *bas*.

Malheureux comme le nôtre, quand une ville est prise.

ÉTÉOCLE.

Vous murmurez encore en embrassant ces statues ?

LE CHŒUR.

Je suis faible : la frayeur égare ma langue...

ÉTÉOCLE.

M'accorderez-vous une légère grâce ?

LE CHŒUR.

Quelle est-elle ? Hâtez-vous de m'en instruire...

ÉTÉOCLE.

Au nom des dieux, taisez-vous, n'effrayez pas nos guerriers.

LE CHŒUR.

Je me tais : j'attends mon sort avec tous les Thébains.

ÉTÉOCLE.

J'approuve ce langage ; cessez aussi d'embrasser ces statues. Ne demandez aux dieux que le plus utile des secours, leur assistance. Écoutez les vœux que je vais prononcer, et n'y répondez que par des accents sacrés, propitiatoires, par le cri dont les Grecs ont coutume d'accompagner les sacrifices, qui encourage le soldat et dompte la peur. « Je jure aux dieux de cette ville, aux dieux gardiens des champs et de la cité, aux sources de Dircé, sans oublier Ismène, que,

si nous sommes vainqueurs, si Thèbes est sauvée, nous rougirons les autels du sang des brebis et des taureaux; et que, dressant nos trophées dans leurs saintes demeures, nous leur consacrerons les armes et les dépouilles de l'ennemi terrassé ». Voilà les vœux que vous devez faire, sans gémir, sans pousser des cris vains et sauvages qui ne changeront pas le destin. Cependant je vais, moi septième, avec six guerriers, valeureux adversaires de nos ennemis, pourvoir à la défense des sept portes, avant que des avis redoublés, des rapports précipités, et un danger pressant ne troublent nos dispositions.

*(Le roi sort).*

## SCÈNE II.

### LE CHOËUR.

J'obéis, mais mon cœur ne peut se calmer. Toujours présente à ma pensée, l'idée de l'ennemi autour de nos murs réveille la terreur dans mon âme ; ainsi la colombe nourricière, habitante inquiète d'un faible nid, craint le dragon pour ses petits. Une armée, un peuple, marche contre nos murs. Que deviendrai-je? Une grêle de pierres tombe de toutes parts sur nos soldats. Enfants de Jupiter, ô dieux venez tous ! Défendez la ville et le peuple de Cadmus ! En quelle contrée plus chère irez-vous habiter, si vous livrez à l'ennemi ce pays fertile, et les eaux de Dircé, la plus salubre des sources, dont les filles de Téthys et le dieu qui presse la terre font présent aux mortels. Divinités tutélaires de cette ville, envoyez au dehors le lâche et pernicieux effroi, et rehaussez la gloire des Thébains ; écoutez nos la-

mentables accents ; sauvez Thèbes ; soyez-y fixés à jamais.

Quoi, Thèbes, cette ville antique devenue la proie de l'épée, consumée par la flamme, disparaîtrait de la terre ! Les dieux la livreraient sans honneur aux ravages de l'Achéen... Ces mères, ah ciel !... et ces vierges, les cheveux et les voiles arrachés, seraient traînées comme de vils troupeaux en esclavage... et dans ces murs déserts retentiraient les cris des captives désolées ! Quelle image ! J'en frémis.

Jeunes vierges, tendres fleurs, quel sort déplorable ! Avant le temps d'être cueillies, une main odieuse vous transplante en un sol étranger ! Oui, le trépas est cent fois moins cruel. Ah ! qu'une ville prise d'assaut éprouve de malheurs ! L'esclavage, la mort, les flammes, la désolent, la fumée la couvre ; partout Mars destructeur souffle la rage et souille la pudeur.

Partout des rugissements : le filet de la mort a tout enveloppé... L'homme est égorgé par l'homme... L'enfant massacré pousse des cris inarticulés sur la mamelle ensanglantée qui l'allaitait... La rapine compagne du ravage... Les soldats se montrant leur butin, s'animant mutuellement au pillage, appelant des compagnons, sans vouloir ni partager ni céder ; comment peindre ce tableau ?

A chaque pas les rues sont jonchées de fruits de toute espèce... Familles désolées, à vos yeux tous les dons de la terre dispersés roulent dans la fange. De jeunes filles, qu'un autre sort attendait, sont forcées de partager servilement la couche d'un soldat heureux, d'un ennemi triomphant. Ah ! que la nuit de la mort me préserve de voir ce spectacle déplorable !

FIN DU SECOND ACTE.

## ACTE III

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHOEUR, IL SE PARTAGE EN DEUX BANDES.

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Amies, si je ne me trompe, l'espion nous rapporte des nouvelles de l'armée; il se hâte et précipite ses pas<sup>1</sup>.

SECOND DEMI-CHŒUR.

Le fils d'OEdipe accourt de son côté pour entendre ce rapport<sup>2</sup>.

### SCÈNE II.

LE CHOEUR, ÉTÉOCLE, L'ESPION, LES SIX CHEFS,  
CHOISIS PAR ÉTÉOCLE.

L'ESPION.

J'ai vu les dispositions de l'ennemi; apprenez ce que le sort a décidé pour l'attaque des portes.

Tydée frémissant de rage menace déjà la porte Proétide; mais le devin lui défend encore de passer l'Ismène; les aus-

1. Littéralement : les chevilles des pieds qui le portent se poursuivent rapidement.

2. Littéralement : Et son empressement aussi ne compasse point ses pas.

pices ne sont pas favorables. Tydée furieux, brûlant de combattre, pareil au dragon qui siffle à l'ardeur du midi, insulte à grands cris le devin, le sage fils d'Oïclée, le traite de lâche qui caresse<sup>1</sup> le combat et la mort. Il secoue, en parlant, trois aigrettes épaisses, dont son casque est ombragé, et cent globes d'airain qui bordent son écu et sonnent l'épouvante. Sur cet écu se voit un emblème fastueux, le ciel éclairé des étoiles; au milieu brille la reine des astres, l'œil de la nuit, la lune dans son plein. Fier de sa superbe armure, sur la rive du fleuve, il appelle le combat à grands cris. Tel un coursier fougueux rongéant le frein, s'agite et hâte le signal de la trompette. Quel guerrier lui opposerez-vous? Qui, dans l'assaut, pourra lui résister à la porte Proétide?

ÉTÉOCLE.

Aucune armure ne m'effraye : des emblèmes ne blessent pas; des aigrettes, des globes sonores ne tuent point sans la lance. Peut-être ce ciel, cette nuit étoilée représentée, dites-vous, sur son écu, n'est-elle que le présage du sort d'un insensé. Si l'ombre de la mort couvre aujourd'hui les yeux de celui qui porte cet emblème fastueux, la nuit deviendra sa véritable et juste devise, et lui-même se sera présagé son opprobre. Aux portes de Proétus, j'oppose à Tydée le vaillant fils d'Astacus, guerrier généreux, fidèle aux lois de l'honneur, ennemi des discours présomptueux, lent pour la honte, qui déteste la lâcheté. Rejeton de ces enfants de la terre que Mars épargna, plus que tout autre, Ménalippe est thébain. Le sort décidera du succès, mais pour défendre du fer ennemi la terre dont il est sorti, c'est Ménalippe surtout que le devoir filial a nommé.

1. L'expression grecque indique les caresses que le chien fait à son maître. Quelque hardie que soit cette métaphore, on a cru qu'elle ne serait point choquante.

## LE CHŒUR.

Puissent les dieux favoriser le guerrier que la justice arme pour cette ville ; mais que je crains de voir le trépas sanglant de nos défenseurs !

## L'ESPION.

Puissent en effet les dieux le favoriser ! La porte d'Électre est échue à Capanée, géant plus terrible encore que Tydée, son audace n'est pas d'un mortel : quelles menaces il fait à nos tours : ciel, détournes-en l'effet ! Que le sort le veuille ou ne le veuille pas, il renversera cette ville : le trait même de Jupiter lancé sur la terre ne saurait l'arrêter ; les éclairs, les coups de la foudre ne sont pour lui que les chaleurs du midi. Son emblème est un homme nu portant un flambeau allumé ; sa devise en lettres d'or : *Je brûlerai la ville*. A pareil guerrier trouvez un adversaire qui ose l'attendre et que ces menaces ne puissent effrayer.

## ÉTÉOCLE.

Il est trouvé, et ce n'est pas ici notre seul avantage. Quand l'homme n'a que des pensées présomptueuses, ses discours mêmes déposent contre lui. Capanée menace, et prêt à tout oser, méprisant les dieux, déchaînant sa langue, plein d'une folle joie... Mortel, il adresse au ciel des discours insolents que Jupiter entendra. Bientôt, je l'espère, un juste châtiement fera pleuvoir sur lui des feux réels qui seront autres que les chaleurs du midi. Malgré son effort, en dépit de son arrogance, l'ardent courage, la force de Polyphonte que je lui oppose, seront une barrière suffisante si Diane et les autres dieux nous assistent. Poursuivez. Quels autres chefs le sort a-t-il destiné aux autres portes ?

## LE CHŒUR.

Périssent l'auteur de ces terribles menaces ! Que la foudre

l'arrête avant qu'il s'élançe dans nos foyers et que sa main insolente nous arrache de nos retraites virginales!

L'ESPION.

Celui que le sort ensuite a marqué, est Étéoclus. Son nom est sorti le troisième du fond du casque ; et la porte Néitide est celle qu'il doit assaillir. Sa main retient à peine deux coursiers fiers de leurs harnais magnifiques, impatients de voler à nos remparts. Au travers du caveçon s'échappe avec un sifflement étrange le souffle de leurs naseaux orgueilleux. Son bouclier est marqué d'un emblème peu commun. Il représente un soldat escaladant une tour qu'il veut prendre d'assaut. De sa bouche sortent ces mots écrits : *Mars lui-même ne me repousserait pas*. Il faut encore opposer à ce chef un guerrier capable d'éloigner de Thèbes le joug de l'esclavage.

ÉTÉOCLE.

Le voici celui que j'enverrai contre lui, l'augure en est favorable : c'est le rejeton de la terre, le fils de Créon, Mégaree, dont le bras ne porte point d'emblème superbe, mais qui, ferme dans son poste, ne sera point épouvanté par les hennissements de ces coursiers fougueux. Ou par sa mort il acquittera ce qu'il doit à sa patrie, ou, terrassant l'ennemi, et maître de son armure, il ornera de cette riche dépouille le palais de son père. Quel autre chef vas-tu me vanter ? ne m'épargne rien.

LE CHŒUR.

Puisses-tu triompher, défenseur de mes foyers ! Puissent nos ennemis succomber ! Puisse Jupiter irrité les regarder dans sa vengeance comme ils regardent cette ville et la menacent insolemment dans leur aveugle fureur !

L'ESPION.

Le quatrième chef, celui qui doit assaillir la porte voisine



de Minerve Oncée, est le terrible Hippomédon. Il s'avance à grands cris. A le voir tourner rapidement son énorme bouclier, j'ai frémi, je l'avoue. Ce n'était pas un artisan vulgaire celui qui a gravé cette armure. On y voit Typhée dont la bouche ardente vomit une fumée noire. Autour de ce bouclier convexe sont incrustés des serpents enlacés. Hippomédon pousse des cris terribles; pareil à une bacchante, plein de Mars, la rage du combat le transporte; ses yeux lancent l'épouvante. Gardez-vous de ses efforts. Déjà la terreur le précède à nos portes.

ÉTÉOCLE.

La gardienne de cette porte, la voisine de Thèbes, Minerve Oncée, irritée d'une audace injurieuse, défendra la première ses enfants de ce dragon venimeux. Après les dieux, l'homme que j'oppose à l'homme, est le vaillant fils d'OËnops, Hyperbius, qui déjà brûle de tenter le sort du combat. En force, en courage, en armure, il ne cède point à son rival; Mercure lui-même a voulu les appareiller : c'est un ennemi qui en attaquera un autre. Tous deux au combat porteront des dieux ennemis sur leurs boucliers. Hippomédon porte Typhée vomissant la flamme, Hyperbius porte Jupiter, assis la foudre à la main : Jupiter qui jamais n'a connu de vainqueur. Heureux partage de la bienveillance des dieux ! Pour nous sont les vainqueurs, pour l'ennemi les vaincus. Tel sera sans doute le sort de ces deux adversaires, puisque Jupiter, combattant, triomphe de Typhée ; Jupiter, ainsi que l'emblème le présage, fera vaincre Hyperbius qui porte son image.

LE CHŒUR.

Oui, bientôt devant nos portes sera brisée la tête de celui qui, sur son bouclier, oppose au type de Jupiter le portrait détesté d'un démon terrestre, image odieuse aux humains comme aux dieux éternels.

## L'ESPION

Que ce vœu s'accomplisse ! Le cinquième chef doit marcher à la cinquième porte, celle du nord, où se voit le tombeau du divin Amphion. Il jure par la lance qu'il tient, et qui est pour lui plus sacrée que les dieux, plus chère que la vie, de saccager la ville de Cadmus, en dépit de Jupiter. C'est ainsi que s'exprime ce superbe rejeton d'une nymphe des montagnes. Enfant viril déjà homme, déjà l'on voit briller sur ses joues ce duvet épais et naissant que produit la puberté ; mais cruel dans son âme, farouche dans ses regards, son nom est d'une vierge, ses pensées n'en sont pas. Avec quel orgueil insultant il marche à l'assaut ! Sur un bouclier d'airain, sur ce rempart orbiculaire qui couvre son corps, il porte, attachée avec des clous, l'image du sphinx sanguinaire qui fut notre opprobre, monstre effrayant qui tient dans ses griffes le corps d'un thébain, destiné à recevoir tous nos traits. Ce n'est point pour combattre mollement, ce n'est point pour rougir devant Thèbes, que l'arcadien Parthénopée<sup>1</sup>, tel est son nom, est accouru d'un pays lointain. Étranger, mais élevé chez les Argiens, il veut payer leurs soins. Ses menaces sont effrayantes . puissent les dieux ne les pas accomplir !

## ÉTÉOCLE.

Ah ! s'ils sont traités des dieux comme ils le méritent, eux et leur arrogance impie, ils périront tous, et d'une mort terrible. A l'Arcadien dont tu parles, j'oppose encore un guerrier sans jactance, mais dont le bras sait agir, Actor, le frère du dernier que j'ai nommé, Actor, qui ne permettra point qu'une langue sans frein ose jusque dans nos murs nous reprocher nos malheurs ; ni qu'un bras en-

1. Parthénopée, c'est-à-dire qui a un visage de vierge.

nemi y porte sur son bouclier l'image d'un monstre, horreur des Thébains. Non, percée de mille traits au pied de nos remparts, cette image deviendra l'opprobre de celui qui la porte. Grands dieux, vérifiez ma prédiction !

LE CHŒUR.

Ce que j'entends me pénètre d'horreur ; mes cheveux se hérissent. Quels blasphèmes profèrent ces blasphémateurs impies ! fassent les dieux qu'ils trouvent ici leur perte !

L'ESPION.

Le sixième chef est le sage et courageux devin Amphiaräus, destiné à l'attaque de la porte Homoloïde ; tantôt c'est Tydée qu'il maudit, l'homicide Tydée, perturbateur de l'état, auteur de tous les maux d'Argos, héraut d'Érinnyes, ministre de la mort, séducteur d'Adraste ; tantôt c'est votre triste frère : vrai Polynice<sup>1</sup>, dit-il, en décomposant ce nom, dont il répète la fin ; certes, ajoute-t-il, c'est un exploit agréable au ciel, glorieux aujourd'hui, et mémorable à jamais, que de ruiner par des armes étrangères la ville de tes pères et les temples de tes dieux. Quelle vengeance tarira les larmes de ta mère ? Comment ton pays natal, que ta rage livre au fer, sera-t-il jamais uni avec toi ? Pour moi, je le sais, enseveli dans ces champs ennemis, mon corps engraissera bientôt leurs sillons. Combattons, puisqu'il le faut : je ne mourrai pas sans honneur. Ainsi parle le devin ; son bouclier est d'airain solide, habilement travaillé, mais sans emblème ; il ne veut point paraître brave, mais l'être en effet. Une semence de sagesse a germé dans son âme ; il en recueille les conseils les plus sages. Prince,

1. Le nom de Polynice en Grec signifie : auteur de beaucoup de querelles.

ne lui opposez que des adversaires sages et vaillants : Qui respecte les dieux est à craindre.

ÉTÉOCLE.

Fortune des humains ! devais-tu associer cet homme juste aux plus grands scélérats ? Rien de plus funeste, en toute entreprise, que la société des méchants ; le fruit en est amer : c'est un champ d'infortune qui ne rapporte que la mort. Embarquez-vous, homme pieux, avec des nautoniers impies, avec une troupe criminelle ; vous périrez ainsi que cette race abhorrée des dieux. Qu'un homme juste se trouve au milieu de citoyens inhospitaliers et infidèles aux dieux, enveloppé, quoique innocemment, dans le piège, frappé sans distinction par la verge du ciel, il périt. Tel ce devin, ce fils d'Oïclée, cet homme sage, juste, bon, religieux, mêlé à des impies, à des arrogants, qui, dans leur fureur, n'accourent ici que pour s'en éloigner par une longue fuite, sera entraîné avec eux, ainsi le veut Jupiter. Je pense même qu'il n'attaquera point nos portes ; non qu'il manque de courage ou d'audace, mais il sait qu'il périra dans le combat, si l'oracle d'Apollon doit être accompli ; ce dieu se tait ou dit la vérité. Toutefois, s'il attaque cette porte, Lasthènes la défendra. Plein de haine pour ces perfides étrangers, Lasthènes réunit à la prudence du vieillard la force du jeune homme ; d'un regard prompt et d'une main non tardive, il adresse sa lance à l'endroit désarmé ; mais les dieux seuls décident du succès.

LE CHŒUR.

Fasse le ciel, touché de nos justes prières, que Thèbes triomphe et que les maux de la guerre retombent sur l'étranger ; que Jupiter d'un coup de foudre les écrase sous nos remparts !

## L'ESPION.

Le septième chef enfin, celui qui marche à la septième porte, il faut le nommer : c'est votre frère. Quelles imprécations il lance contre cette ville ! Monter au sommet de nos tours, s'annoncer comme roi, entonner l'hymne de la victoire, vous joindre, vous donner ou recevoir de vous la mort ; ou, si vous vivez, être vengé d'un honteux bannissement par un exil qui vous déshonore : voilà les vœux qu'il forme. Il en prend à témoin les dieux indigènes de sa patrie. Sur son bouclier, d'un travail récent et parfait, sont représentées deux figures différentes ; un guerrier ciselé en or, et une femme qui le conduit majestueusement par la main. « Je suis la Justice, dit celle-ci dans la devise, je ramènerai cet homme, je lui rendrai sa patrie et l'héritage de ses pères ». Tels sont les symboles de ces chefs. Voyez qui vous opposerez à votre frère. Vous ne pourrez en rien accuser mon rapport. Pilote de cet état, c'est à vous maintenant d'en gouverner le navire.

## ÉTÉOCLE.

O race aveuglée par le ciel et haïe des dieux ! Race déplorable d'Œdipe ! Malheureux ! aujourd'hui s'accomplissent les imprécations d'un père. Mais il convient ici d'étouffer les plaintes et les larmes : n'engendrons point, par notre exemple, d'insupportables lamentations. Pour toi, Polynice, trop bien nommé, nous verrons bientôt à quoi te serviront tes symboles ; et si ces devises insolentes, gravées en or sur ton bouclier, te ramèneront dans Thèbes ; elles t'y ramèneraient peut-être, si la justice, cette fille de Jupiter, dirigeait ton cœur et ton bras. Mais, ni au sortir du flanc de ta mère, ni dans ton enfance, ni dans ta jeunesse, ni depuis que la barbe ombrage ton menton, la justice n'a daigné t'honorer d'un regard. Penses-tu que pour la ruine

de ta patrie elle combatte avec toi ? Unie avec un audacieux sans frein ferait-elle encore vraiment la justice ? Ton crime fait ma confiance. C'est moi qui te combattrai ; et quel autre devrais-je choisir ? Roi contre roi, frère contre frère, rival contre rival, ma place est marquée. Courez, apportez mes armes, ma lance, ma cuirasse...

LE CHŒUR.

O cher prince, ô fils d'Œdipe, n'imites point la rage d'un odieux blasphémateur, c'est assez que les Thébains combattent les Argiens ; leur sang peut couler sans crime ; mais un fratricide réciproque... Ah ! il n'est point de temps assez long pour expier ce forfait.

ÉTÉOCLE.

Qu'on supporte un malheur où la honte n'a point de part, j'y consens, tout n'est pas perdu chez les morts ; mais la honte unie au malheur ne laisse aucun renom.

LE CHŒUR.

Quelle fureur, ô mon fils ! Le démon des combats remplit votre âme : résistez, repoussez les mouvements d'un transport criminel.

ÉTÉOCLE.

Les dieux hâtent l'événement : le vent souffle ; faisons voguer sur les flots du Cocyte la race de Laïus, trop haïe d'Apollon.

LE CHŒUR.

Dévoré par la haine cruelle, vous courez à un funeste homicide ; le sang que vous répandrez est sacré.

ÉTÉOCLE.

L'imprécation d'un père me poursuit : furie vengeresse, l'œil sec et sans larmes, elle me crie : La mort la plus prompte est pour toi la meilleure.

LE CHŒUR.

Ne hâtez point votre mort : vous pouvez, sans lâcheté, songer à votre vie. La noire Érinnyis n'entre point chez celui dont les mains sont dignes de sacrifier aux dieux...

ÉTÉOCLE.

Aux dieux !... Depuis longtemps ils nous ont rejetés : notre ruine seule peut leur plaire. Le sort veut me perdre, pourquoi le flatter ?

LE CHŒUR.

Il est encore incertain... Peut-être, avec le temps, le démon de la haine affaibli soufflera dans votre cœur avec moins de violence ; aujourd'hui il est dans toute sa force.

ÉTÉOCLE.

Non ; les imprécations d'OEdipe l'ont trop animé, des songes m'ont trop appris comment doit se partager l'héritage paternel.

LE CHŒUR.

Croyez-en des femmes, tout odieuses qu'elles vous sont...

ÉTÉOCLE.

Ne demandez que ce qui se peut accorder ; et, sans m'arrêter...

LE CHŒUR.

Ne tournez point vos pas vers les portes...

ÉTÉOCLE.

L'honneur a son aiguillon ; vos discours ne l'émoussent point.

LE CHŒUR.

Qu'importe l'honneur ? le ciel n'applaudit qu'au vainqueur.

ÉTÉOCLE.

Ce n'est point la devise du guerrier courageux.

LE CHŒUR.

Vous voulez donc verser vous-même le sang d'un frère ?...

ÉTÉOCLE.

Si les dieux me secondent, sa mort est certaine.

*(Il sort).*

### SCÈNE III.

LE CHOEUR.

Je frémis. La déesse de destruction, si différente des autres dieux, infaillible et sinistre prophétesse, furie vengeresse d'un père, va sans doute accomplir les imprécations terribles qu'Œdipe lança dans sa fureur pour perdre ses fils; la discorde homicide en hâte l'effet.

Le fer, cet hôte cruel que le Chalybe amena de Scythie, va décider de leur sort, va dispenser leurs parts; et, les privant de leur patrimoine, ne leur laissera que la terre nécessaire pour leur tombeau.

Si, percés d'un coup mutuel, ils meurent, si la terre rougie s'abreuve de leur sang, qui jamais expiera, qui lavera ce forfait? O malheur nouveau qui se joint aux maux antiques de cette maison!

J'appelle mal antique, cette faute de Laïus, sitôt punie sur lui, poursuivie maintenant sur sa troisième génération. En vain, de son siège fatidique, placé au centre du monde, Apollon trois fois lui avait dit que, pour sauver Thèbes, il fallait mourir sans enfants; séduit par ses flatteurs, il donna le jour à son propre assassin, le parricide Œdipe, qui, par un inceste, fécondant le sein de sa mère, produisit



une race sanguinaire. Époux insensés, quelle fureur vous réunissait ?

Des flots d'infortunes nous battent sans cesse : quand l'un s'abaisse, l'autre, plus redoutable, s'élève et mugit contre la poupe du navire. Un faible rempart nous reste pour défense : Thèbes va tomber avec ses rois malheureux.

L'antique imprécation doit s'accomplir : plus de conciliation ; la source des maux est ouverte, elle ne tarit plus. Mortels ambitieux, quand pour vous le navire du bonheur se charge trop, il le faut soulager.

Qui jamais fut plus envié des dieux, des Thébains et de la génération nombreuse des humains, qu'OEdipe, lorsqu'il délivra son pays d'un fléau désolateur ? Hélas ! il reconnaît quel hymen déplorable il a formé ! Furieux, désespéré, il ajoute deux malheurs à ses maux ; de la main qui avait tué son père il se prive du plus doux des biens, de la vue ; et, dans sa fureur, chargeant ses fils d'imprécations, il leur souhaite que le fer règle un jour leur partage. Vœux, hélas, trop amers ! Je crains bien aujourd'hui qu'Érinnys ne soit venue les accomplir.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

## ACTE IV

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHOEUR, UN THÉBAIN.

LE THÉBAIN.

Jeunes filles, rassurez-vous ; Thèbes échappe au joug de l'esclavage ; l'orgueil de ces hommes superbes est tombé ; Thèbes est dans le calme, et ce navire, tant battu des flots, ne s'est point entr'ouvert. Nos remparts ont résisté, nos portes ont été munies de guerriers capables de les défendre. Aux six premières, tout a réussi : mais à la septième s'est trouvé le terrible Hebdomagète <sup>1</sup>, Apollon, pour y punir, sur la race d'Œdipe, l'ancienne imprudence de Laïus.

LE CHOEUR.

De quels coups nouveaux a-t-il donc frappé Thèbes ?

LE THÉBAIN.

Thèbes est sauvée, mais les rois nés du même sang se sont mutuellement donné la mort.

LE CHOEUR.

Quels rois ? Que dites-vous ? La frayeur trouble mes sens...

LE THÉBAIN.

Calmez-les, écoutez-moi : les fils d'Œdipe...

1. On appelait ainsi Apollon, parce qu'il était né, disait la fable, le septième jour du mois. Ces allusions de noms sont fréquentes dans Eschyle : on a cru devoir les conserver dans la traduction.

LE CHŒUR.

Ah malheureuse ! j'ai trop bien présagé nos malheurs.

LE THÉBAIN.

C'en est fait, ils ont mordu la poussière...

LE CHŒUR.

Ils ont osé... Quelle horreur... toutefois achevez...

LE THÉBAIN.

Leurs mains fraternelles, d'un coup trop assuré...

LE CHŒUR.

Ainsi le même destin leur était réservé !

LE THÉBAIN.

Le destin voulait détruire une race infortunée. Nous avons donc ensemble un sujet de larmes et de joie. Thèbes triomphe, mais ses deux chefs, ses deux princes ont partagé, le fer à la main, l'héritage paternel. Ils en auront chacun un tombeau : ainsi seront accomplis les funestes vœux de leur père ! Thèbes est sauvée ; mais les deux rois, qu'avait conçus le même sein, ont mutuellement abreuvé la terre de leur sang.

LE CHŒUR.

O grand Jupiter, ô dieux tutélaires qui avez défendu les remparts de Cadmus ! Chanterai-je avec joie la victoire qui nous sauve, ou pleurerai-je de tristes et malheureux princes morts sans postérité ? Qu'ils ont bien répondu à leur nom ! Vrais Polynices, une fureur impie les a perdus. Noire et fatale imprécation d'Œdipe contre sa race ! Un froid mortel a glacé mon cœur..... Les malheureux ! ils meurent dégouttants du sang fraternel !.... Pareille à la Ménade, je pousse des cris funèbres ! Quel funeste auspice les conduisit au combat ?

Le vœu d'un père l'a emporté et n'a point été vain. L'incrédulité de Laïus a eu son effet. Les destins de Thèbes, ni les oracles des dieux ne se démentent point. O déplorables princes! vous l'avez donc commis ce forfait inouï? Ces maux désastreux ne sont plus un récit; ils sont sous nos yeux.

*(On apporte sur le théâtre les corps des deux frères).*

Les voici : le rapport est fidèle. Double objet de douleur! Double victime d'un mutuel homicide! Double peine qui comble la mesure! Que dirai-je? sinon que le malheur ici succède au malheur? Allons, chères compagnes, le vent des larmes souffle. Que vos mains, de concert, frappent votre visage, à l'égal des coups de rames qui frappent l'Achéron, quand le nautonier conduit aux régions invisibles la barque aux tristes agrès où passent tous les mortels, Théoride aux voiles noires, qu'Apollon ni le jour n'ont jamais aperçue<sup>1</sup>.

Mais Ismène et Antigone viennent remplir un triste devoir et pleurer leurs frères. Ah! combien de leur sein délicat vont sortir de profonds soupirs, dignes de leurs douleurs! Prévenons leurs ordres, chantons l'hymne dissonant d'Érinnys, et que notre concert funèbre retentisse dans les enfers!

1. Plus cet endroit est difficile à entendre dans le texte, et plus le style d'Eschyle dans ce passage est ampoulé et métaphorique, plus on a cru devoir le rendre littéralement dans la version. Les Athéniens appelaient Théoride le vaisseau sacré qu'ils envoyaient tous les ans à Délos.

## SCÈNE II.

ANTIGONE, ISMÈNE, LE CHOEUR, IL SE PARTAGE EN DEUX  
BANDES.

PREMIER DEMI-CHŒUR.

O les plus infortunées de toutes les sœurs ! Je pleure, je gémiss, et vous ne doutez pas que mes cris ne partent du fond de mon cœur.

SECOND DEMI-CHŒUR, *elles regardent les deux corps.*

Hélas ! insensés !... sourds aux conseils de vos amis... Artisans infatigables de maux !... Malheureux ! vous avez disputé avec l'épée l'héritage paternel.

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Malheureux sans doute ; ils ont trouvé la mort la plus malheureuse ! ils font la ruine de leur famille.

SECOND DEMI-CHŒUR.

Hélas ! hélas ! destructeurs de vos foyers ! divisés pour un trône funeste, le fer vous a donc enfin réconciliés. Ce n'est point l'amitié, c'est la mort qui nous juge ! La redoutable Érinny's a bien exaucé les vœux de votre père !

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Percés jusqu'au cœur...

SECOND DEMI-CHŒUR.

Percés par une main fraternelle...

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Infortunés ! dévoués à un mutuel fratricide !...

SECOND DEMI-CHŒUR.

Quel coup pénétrant !...

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Coup mortel pour eux et leur race!...

SECOND DEMI-CHŒUR.

Fureur inouïe ! Fatal effet de la malédiction d'un père!...

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Des gémissements remplissent la ville. Nos tours et nos champs gémissent. D'autres hériteront de leur sceptre, de ce sceptre qui causa leur querelle et leur mort. Ils ont partagé leurs biens dans leur fureur; leur part est égale; mais leur arbitre, Mars, n'est point sans reproche et plonge leurs amis dans le deuil.

SECOND DEMI-CHŒUR.

Les voilà percés d'un fer meurtrier!...

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Percés d'un fer meurtrier, ils jouiront désormais... Eh! de quoi?...

SECOND DEMI-CHŒUR.

Du tombeau de leurs ancêtres!...

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Mes cris perçants retentiront à leurs funérailles. Je gémis sur moi-même; ces maux me sont propres; mon âme est déchirée... Plus de joie pour moi... Des larmes éternelles et sincères... Un cœur flétri, gémissant sur ces deux princes! Les malheureux! combien de maux (on peut le dire) ils ont fait à leur patrie! Ils ont fait périr par le fer une armée entière d'étrangers.

SECOND DEMI-CHŒUR.

Malheureuse parmi toutes les femmes qui ont jamais été mères, celle qui les a mis au jour! Devenue épouse de son propre fils, elle lui a donné ces enfants qui se sont immolés ainsi réciproquement de leurs mains fraternelles.

## PREMIER DEMI-CHŒUR.

Oui, de leurs mains fraternelles et exterminatrices, par des coups ennemis, dans un combat furieux, pour finir leurs débats. Enfin leur haine cesse; sur la terre imbibée de leur sang, ils se réunissent; ils ne sont que trop aujourd'hui du même sang.

## SECOND DEMI-CHŒUR.

Le triste arbitre de cette querelle est l'hôte du Pont, le fer trempé chez le Scythe; sévère et funeste distributeur de leurs richesses, Mars accomplit les imprécations de leur père.

## ANTIGONE.

Infortunés! Dans ce partage chacun de vous a sa portion de maux envoyés par le ciel. Vos biens, vos trésors, seront un tombeau.

## ISMÈNE.

O maison féconde en malheurs!... Enfin les furies ont poussé le cri de la victoire, la race de Laïus a disparu devant elles. Le trophée de la vengeance est aux portes où sont tombés les deux frères. Vainqueur de tous les deux, le destin est content.

## ANTIGONE.

Tu donnes le coup mortel en le recevant...

## ISMÈNE.

Tu reçois la mort en la donnant...

## ANTIGONE.

Ton épée lui ôte la vie...

## ISMÈNE.

Son épée te donne la mort...

## ANTIGONE.

Malheureux dans ta victoire...

ISMÈNE.

Malheureux dans ta défaite...

ANTIGONE.

Goulez mes larmes...

ISMÈNE.

Coulez mes pleurs...

ANTIGONE.

Le vainqueur est tombé lui-même : hélas ! ta douleur trouble mon âme...

ISMÈNE.

Mon cœur gémit et soupire...

ANTIGONE.

O déplorable frère !...

ISMÈNE.

O frère malheureux !...

ANTIGONE.

La main la plus chère t'ôte la vie...

ISMÈNE.

Tu perces le sein le plus cher...

ANTIGONE.

Il est affreux de le dire...

ISMÈNE.

Il est affreux de le voir...

ANTIGONE.

Pour nous surtout, objet désespérant !...

ISMÈNE.

Sœurs malheureuses, voilà nos frères !...

ANTIGONE.

O Parque inflexible, triste dispensatrice du sort ! Ombre redoutable d'Œdipe ! Noire Érinnyis ! que votre pouvoir est grand !

ISMÈNE, *elle regarde Polynice.*

Quel spectacle tu me donnes à ton retour !...



ANTIGONE.

Sa victoire ne finit pas son exil...

ISMÈNE.

Son retour lui coûte la vie...

ANTIGONE.

Il lui coûte la vie sans doute...

ISMÈNE.

Mais il l'ôte à son frère...

ANTIGONE.

O race infortunée !...

ISMÈNE.

Race accablée de maux déplorables (*à Polynice*) présagés par ton nom.

ANTIGONE.

Malheurs sur malheurs à pleurer !...

ISMÈNE.

Il est affreux de le dire...

ANTIGONE.

Il est affreux de le voir...

ISMÈNE.

O parque, triste dispensatrice du sort ! Ombre redoutable d'Œdipe ! Noire Érinnys ! que votre pouvoir est grand !

ANTIGONE, *elle regarde Polynice.*

Tu l'as connu ici par ton expérience.

ISMÈNE, *elle regarde Étéocle.*

Tu n'as pas tardé davantage à le connaître...

ANTIGONE.

Il te ramenait à Thèbes...

ISMÈNE.

Il t'armait contre un frère...

ANTIGONE.

Sujet de douleur !...

ISMÈNE.

Spectacle d'horreur!...

ANTIGONE.

Hélas! quelle affliction pour nous!...

ISMÈNE.

Hélas! quel malheur pour cette maison, pour ce pays, et surtout pour moi!...

ANTIGONE.

Hélas! hélas! plus encore pour moi...

ISMÈNE.

O Étéocle, auteur de nos maux lamentables!...

ANTIGONE.

O le plus déplorable des frères!...

ISMÈNE.

Aveuglés par la vengeance...

ANTIGONE.

Où leur dresserons-nous un tombeau?...

ISMÈNE.

Au lieu le plus honorable...

ANTIGONE.

Hélas! qu'ils soient couchés près de leur père...

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

## ACTE V

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

ANTIGONE, ISMÈNE, LE CHOËUR, IL SE PARTAGE EN  
DEUX BANDES, UN HÉRAUT.

LE HÉRAUT.

Apprenez l'arrêt du sénat de Thèbes. Étéocle, ami de son pays, doit être enseveli avec honneur ; c'est en repoussant nos ennemis qu'il a perdu la vie ; pur et sans crime envers ses dieux paternels, il est mort où il est beau de mourir. Voilà ce que pour lui je dois vous annoncer. Mais pour son frère, pour Polynice, qui, si les dieux n'eussent arrêté son bras, eût saccagé la ville de Cadmus, son cadavre sans sépulture doit être la proie des chiens. Sa mort même ne peut expier son sacrilège. Au mépris des dieux de sa patrie il armait l'étranger pour la détruire : livré sans honneur aux oiseaux du ciel, c'est d'eux qu'il recevra la sépulture dont il est digne. Les libations, les champs funèbres, les pleurs de ses parents ne l'accompagneront point au tombeau. Telle est la volonté du sénat.

ANTIGONE.

Et moi je le déclare à ce sénat : si personne ne veut m'aider à l'ensevelir, je l'ensevelirai seule ; j'en courrai le danger. Pour ensevelir mon frère, je donnerai, sans rougir, le signal de l'anarchie. Le sang me parle pour lui, c'est le sang

d'un père et d'une mère infortunés. Je partage volontairement son malheur involontaire. Il est mort, mais je vis toujours sa sœur. Des loups affamés ne se repaîtront point de ses chairs. Que personne n'ose le penser... Je ne suis qu'une femme, mais je saurai lui creuser un tombeau. Je l'y porterai dans mes bras, enveloppé dans ces voiles ; qu'on n'en doute pas, j'en trouverai le moyen et la force.

LE HÉRAUT.

Princesse, ne désobéissez point au sénat.

ANTIGONE.

Héraut, ne m'annonce point un ordre inutile.

LE HÉRAUT.

Échappez au danger, le peuple est à craindre.

ANTIGONE.

Qu'il soit à craindre ou non, j'ensevelirai mon frère.

LE HÉRAUT.

L'ennemi de Thèbes recevrait de vos mains les honneurs du tombeau ?

ANTIGONE.

Les dieux l'avaient-ils condamné à rester sans honneur ?

LE HÉRAUT.

Non, sans doute, avant le danger où il a jeté ce pays.

ANTIGONE.

Il a rendu des maux pour les maux qu'il avait éprouvés.

LE HÉRAUT.

Mais il nous punissait tous du crime d'un seul.

ANTIGONE.

La Discorde aime à prolonger les discours<sup>1</sup> ; abrégeons, je l'ensevelirai...

1. Littéralement : La Discorde parle toujours la dernière parmi les dieux.

LE HÉRAUT.

Consultez-vous, je vous en réitère la défense...

(*Il sort*).

LE CHŒUR ENTIER.

O fléau destructeur ! menaçantes furies ! vous avez donc détruit la race entière d'Œdipe !

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Que devenir ? Que faire ? A quoi m'arrêter ? (*A Polynice*).  
Oserai-je te refuser mes larmes et te laisser sans sépulture ?  
Oserai-je braver les menaces des Thébains ?

SECOND DEMI-CHŒUR, à Étéocle.

Tu seras donc honoré des larmes de tout un peuple ! Et cet infortuné n'aura d'autre tribut que les pleurs d'une sœur ! Comment obéir à cet arrêt ?

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Que le sénat épargne ou punisse ceux qui pleureront Polynice : nous suivons Antigone ; nous allons avec elle ensevelir son frère. La naissance de ce prince lui donne un droit égal à nos larmes ; souvent le peuple varie dans ses jugements.

SECOND DEMI-CHŒUR.

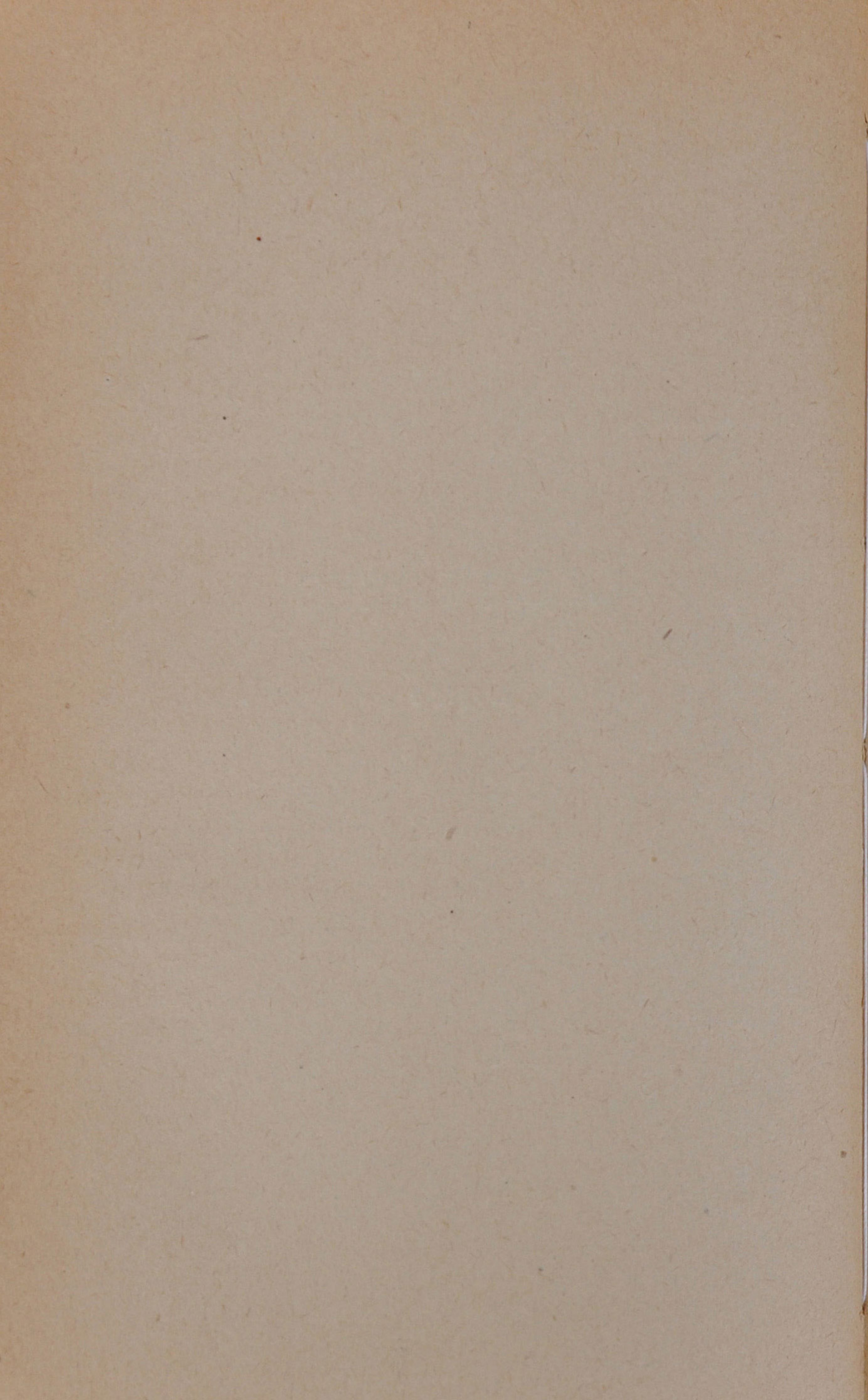
Pour nous, suivons le corps d'Étéocle, le sénat et la justice ensemble nous l'ordonnent. Après les immortels, après le bras de Jupiter, c'est lui qui a préservé Thèbes de sa ruine ; c'est lui qui a repoussé le flot étranger tout prêt à l'engloutir.

FIN.



# LES PERSES

*Tragédie*





## AVANT-PROPOS

---

Xerxès, fils de Darius et petit-fils d'Hystaspe, ayant attaqué les Grecs par terre et par mer, fut vaincu à Salamine, à Platée et à Mycale. Eschyle se trouva, comme on sait, à la journée de Salamine, mais il ne donna sa tragédie sur ce sujet que huit ans après, sous l'archonte Ménon.

Il établit la scène devant un temple, près du tombeau de Darius et à Suze. Des vieillards choisis par Xerxès pour gouverner le royaume de Perse en son absence font le chœur et l'ouverture du poème. Inquiets sur le sort du roi Xerxès et de son armée qu'il a menée lui-même en Grèce, ils commencent à tirer de fâcheux présages de ce qu'ils n'en reçoivent aucune nouvelle. Sur quoi la reine arrive. Elle demande conseil au chœur sur un songe qui l'a tourmentée toute la nuit, outre plusieurs autres qu'elle a eus depuis le départ de l'armée.

Le vieillard, qui parle au nom des autres, ne veut ni l'intimider, ni la rassurer, mais il lui conseille d'implorer les dieux, et de prier son époux Darius, dont elle a vu l'ombre pendant la nuit, de rendre favorables les présages qu'il lui a envoyés des enfers.

Dans cet intervalle arrive un messenger ; il vient annoncer la perte entière de la bataille, d'un air qui répand la terreur. Il ajoute que dix jours ne lui suffiraient pas pour raconter en détail les malheurs de cette fatale journée ; Xerxès vit, mais il périt une prodigieuse multitude de guerriers.

La reine, Atossa, soupire sur cette perte ; et quittant la pompe royale, elle vient sans char, sans suite, sans éclat, faire un sacrifice pour les dieux infernaux. Elle exhorte les vieillards à évoquer l'ombre de Darius pour l'interroger sur les calamités publiques, et cette ombre sort tout à coup de son tombeau. Darius reparaît avec cette antique majesté pleine de douceur

qui le rendait si cher et si respectable à ses peuples. Atossa toujours interrogée et toujours interrompue, lui en dit assez pour lui faire entendre tout ce qui s'est passé, puis Darius après avoir dicté ses volontés disparaît.

Cependant Xerxès arrive avec un appareil et une suite qui conviennent à un roi désespéré. Lui-même s'impute tous ces maux, et le chœur s'unit à lui pour lamenter dans les formes à la manière des Perses.

Le roi montre son carquois vide, unique reste de tout ce qu'il avait porté à cette guerre. Il s'étonne de conserver encore une lueur de raison. Les gémissements et les cris redoublent. Enfin les vieillards, après avoir déchiré leurs vêtements, arraché leur cheveux et battu leur poitrine, se retirent avec Xerxès et le conduisent au palais.

---

## PERSONNAGES

LE CHOEUR, composé de vieillards distingués par leur naissance et leur mérite. C'étaient ceux qu'on appelait les fidèles.

ATOSSA, veuve de Darius, mère de Xerxès.

UN COURRIER.

L'OMBRE DE DARIUS.

XERXÈS, roi de Perse, fils de Darius.

*La scène est à Suze. Le théâtre représente le palais des rois de Perse. On voit aussi d'un côté le tombeau de Darius.*

# LES PERSES

TRAGÉDIE

---

## ACTE PREMIER

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHŒUR.

Tandis que les Perses sont partis pour attaquer la Grèce, nous qu'on appelle les fidèles, nous les gardiens de ce riche et superbe palais, c'est à notre expérience que le fils de Darius, Xerxès notre roi, partant pour la Grèce, a confié le soin de son empire; un noir pressentiment sur le retour du roi et de sa brillante armée nous trouble jusqu'au fond du cœur. L'Asie entière a vu emmener toutes ses forces et accuse en secret la jeunesse imprudente de son roi. Depuis ce temps nul courrier n'en est venu donner des nouvelles en cette ville. Les habitants de Suze et d'Ecbatane, ceux que renfermaient les remparts antiques de Cissia, tous ont quitté leur patrie; les uns étaient destinés à remplir des vaisseaux; les autres montés sur des chevaux, ou pesamment armés, formaient de formidables escadrons, ou des bataillons épais. Nous avons vu partir Amistrès, Artaphernès, Mégabazès, Astaspès, illustres princes des Perses, rois soumis au grand

roi, et chefs d'une armée nombreuse. Habiles à tirer de l'arc, habiles à manier les chevaux, leur aspect est redoutable, et le renom de leur haute valeur les rend terribles dans les combats. Ils ont été suivis d'Artembarès, ce vaillant chef de cavalerie, de Masistrès, d'Imée, cet archer habile, de Phrandacès et de Sosthanès qui sait si bien dompter les chevaux. D'autres sont partis des rives fécondes du Nil, tels que Suzicanès, tels que Pégastagon que l'Égypte a vu naître, le grand Arsame, qui commande dans la ville sacrée de Memphis, et Ariomardus à qui le gouvernement de la ville antique de Thèbes était confié. Des marais de l'Égypte sont venus en foule des matelots exercés à manier la rame. Les efféminés Lydiens ont suivi le roi, de même que tous les peuples du continent soumis au satrape Métragathès et au vertueux Arcée. L'opulente Sardes a vu sortir de son sein des milliers d'hommes portés sur des chars, dont la vue seule fait frémir. Les habitants du mont sacré de Tmolus, ces guerriers infatigables, Mardon et Tharybis, suivis des Mysiens si adroits à lancer des javelots, promettaient que la Grèce plierait bientôt sous leur effort. La riche Babylone a envoyé des soldats de toute espèce, également propres à combattre sur mer et à se servir de l'arc dans les combats de terre. Enfin, tous les peuples de l'Asie se sont armés à la voix redoutable de leur souverain ; c'est ainsi que nous avons vu partir la jeunesse florissante de la Perse. Cette terre, qui l'avait nourrie, se l'est vue arrachée de son sein avec douleur. Les mères et les épouses comptent, en tremblant, les jours d'une trop longue absence. Cette armée qui renverse tous les remparts est déjà dans le continent voisin : elle a traversé le détroit de la fille d'Athamas. Sur ces navires liés avec des câbles, elle a formé un pont inébranlable : la mer indignée a subi le joug. Digne rejeton d'une

race auguste, mortel semblable aux dieux, le souverain belliqueux de la féconde Asie, plein de confiance dans la valeur de ses sujets courageux, mène contre l'Europe, et par mer et par terre, tout cet immense troupeau.

Tel qu'un dragon furieux, ses yeux étincellent ; il fait mouvoir des milliers de vaisseaux ; il fait agir des millions de bras ; il dirige tous les chariots de la Syrie ; et, par ses ordres, les flèches des Perses vont s'éprouver contre les lances des Grecs. Qui pourrait soutenir le choc d'une pareille armée ? Quelle digue arrêterait ce flot impétueux ? Le Perse est vaillant, rien ne lui résiste ; mais quel homme peut éviter le piège trompeur de la fortune ? Qui peut s'en débarrasser d'un pied léger ? Caressante et flatteuse d'abord, elle attire les humains dans un filet dont nul mortel ne peut se dégager.

La volonté du ciel s'est manifestée depuis longtemps ; il anime les Perses aux assauts des tours, aux mêlées tumultueuses des coursiers, à la destruction des villes.

Ils ont appris à regarder sans effroi la vaste plaine des mers écumantes sous le souffle des vents, et ils ont commis leurs destinées à de faibles câbles et à de frêles machines.

A cette idée mon âme noircie et déchirée par la crainte... Oh ! malheureuse armée des Perses ! Que jamais Suze, vide de défenseurs, n'entende ces lamentations !

Oh ! malheureuse armée des Perses ! que jamais les murs cissiens n'aient à répondre à ce cri d'une troupe de femmes éplorées, forcées de déchirer leurs voiles.

Fantassins, cavaliers, tous comme un essaim d'abeilles, sur les pas de leurs princes, ont franchi le promontoire de l'un et de l'autre continent réunis par un pont.

Dans l'absence de l'époux, sa couche est trempée de lar-

mes. Épouses désolées, chacune de vous, par de tendres regrets, a poursuivi l'impitoyable compagnon de son joug qui, pour courir aux combats, vous laisse ainsi solitaire.

Pour nous, Perses, assidûment fixés dans ce palais antique, redoublons de sagesse et de prudence ; nous en avons besoin : nous ignorons le sort de Xerxès, du fils de Darius, du fils d'un père si chéri. Quelles armes auront vaincu ? Sera-ce la flèche du Perse ou la lance du Grec ? Mais déjà s'avance la mère du roi, notre reine, astre pareil à l'œil des dieux : tombons à ses pieds ; offrons-lui les hommages qui lui sont dus.

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE II

---

### SCENE PREMIÈRE.

ATOSSA, LE CHOËUR.

LE CHOËUR.

Salut, ô grande reine des Perses, mère vénérable de Xerxès, veuve de Darius ! veuve de celui qui fut le dieu des Perses, mère de celui qui l'est aujourd'hui... si toutefois le génie de cet empire n'a point trahi notre armée.

ATOSSA.

C'est dans cette crainte que je quitte ma superbe demeure et le lit où je reçus autrefois Darius. L'inquiétude déchire mon cœur. Amis, je vous l'avouerai : je crains qu'un écoulement rapide de nos richesses ne ruine l'édifice que Darius, non sans quelque faveur des dieux, avait élevé. Et ce soin n'est pas le seul qui m'agite.

D'immenses trésors sans sujets n'ont rien que j'estime ; et, sans trésors, quel salut espérer pour les sujets les plus courageux ? Nos richesses sont encore entières ; mais je crains pour celui qui est l'œil de ces trésors, car l'empire est sans yeux quand son maître est absent. Dans le trouble où je suis, donnez-moi vos conseils, ô fidèles vieillards ; c'est de vous seuls que j'attends des avis salutaires.

LE CHOËUR.

Reine, n'en doutez pas, un seul mot suffit ; faut-il parler ? faut-il agir ? disposez de nous, ordonnez. Vous consultez ceux dont le cœur est à vous.

ATOSSA.

Depuis que mon fils, rassemblant son armée, a marché contre la Grèce qu'il veut dévaster, des songes, chaque nuit, troublent mon sommeil. Mais je n'en avais point encore eu d'aussi intelligible que celui de la nuit dernière. Écoutez : J'ai vu deux femmes, superbement vêtues, l'une à la mode des Perses, l'autre à la façon des Doriens ; toutes deux d'une taille au-dessus de la nôtre, d'une beauté parfaite, et visiblement filles du même père. Le sort leur avait assigné pour séjour, à l'une la Grèce, à l'autre la terre des barbares. J'ai cru voir s'élever entre elles un débat. Mon fils averti, veut les calmer, les contenir, et, les mettant sous le joug, il les attelle au même char. L'une, docile au frein, s'enorgueillit de cet état ; mais l'autre rebelle aux rênes, s'agite, s'emporte, désunit de ses mains les pièces du char et brise le joug. Mon fils tombe, Darius son père arrive et le plaint ; mais Xerxès, à son aspect, déchire ses vêtements. Voilà ce que j'ai vu pendant la nuit. A mon réveil, je baigne mes mains dans une source pure, et, suivie d'esclaves chargées d'offrandes, je m'approche des autels pour présenter aux dieux préservateurs les dons qui leurs plaisent. Je vois un aigle se réfugier au foyer du soleil<sup>1</sup>. Épouvantée, je reste sans voix ; bientôt après, d'un vol rapide, un vautour s'abat et déchire de ses serres la tête de l'aigle, qui, palpitant d'effroi, demeurerait sans défense. Ce spectacle que j'ai vu, ce récit que je vous fais, doit nous alarmer tous. Cependant que risque mon fils ? vainqueur, il brille de gloire ; vaincu, il ne doit compte de sa conduite à personne. Qu'il vive, il est toujours maître souverain de cet empire.

1. On sait que les Perses adoraient cet astre sous le nom de Mithra.



LE CHŒUR.

Reine, nous ne voulons ni trop vous effrayer, ni trop vous rassurer. Allez d'abord au pied des autels ; priez les dieux, si ce présage est sinistre, d'en détourner l'effet ; s'il est heureux, de l'accomplir pour vous, pour vos enfants, pour l'empire et pour tous vos amis. Offrez ensuite des libations à la terre et aux mânes. Conjurez Darius, votre époux, qui vous est apparu cette nuit, de ne vous envoyer du sein de la terre que des augures favorables pour vous et pour votre fils, et de retenir au fond de la nuit infernale les songes funestes. Tel est mon conseil : mon cœur est le devin qui vous le donne ; je crois qu'il vous sera profitable.

ATOSSA.

Interprète favorable de mon songe, votre attachement pour mon fils et pour moi vous inspire. Que le Ciel vous exauce ! Je vais rentrer et, selon vos conseils, offrir des sacrifices aux dieux du ciel ainsi qu'aux mânes qui nous sont chers. Cependant instruisez-moi, je vous prie, où dit-on qu'Athènes est située ?

LE CHŒUR.

Loin d'ici, vers le couchant de l'astre que nous adorons.

ATOSSA.

Et c'est cette ville que mon fils brûle de détruire ?

LE CHŒUR.

Sa ruine le rendrait maître de toute la Grèce.

ATOSSA.

L'armée des Athéniens est donc bien nombreuse ?

LE CHŒUR.

Telle qu'elle est, elle a fait mille maux aux Mèdes.

ATOSSA.

Mais ont-ils des ressources, des trésors suffisants ?

LE CHŒUR.

Ils ont les trésors de la terre, des sources d'argent.

ATOSSA.

Sont-ce les flèches et l'arc qui arment leurs mains ?

LE CHŒUR.

Non : ils combattent de pied ferme avec la lance et le bouclier.

ATOSSA.

Qui les conduit ? quel est le maître de leur armée ?

LE CHŒUR.

Ils ne sont ni esclaves, ni sujets.

ATOSSA.

Et comment oseront-ils attendre leurs ennemis qui viendront fondre sur eux ?

LE CHŒUR.

Comme ils ont attendu la plus belle armée de Darius, qu'ils ont détruite.

ATOSSA.

Ah ! quel présage pour les mères de nos soldats !

LE CHŒUR.

Mais, autant que j'en puis juger, vous serez bientôt éclaircie. A cette course rapide on reconnaît un messenger du roi : il va nous apprendre sa victoire ou sa défaite.

## SCÈNE II.

ATOSSA, LE CHŒUR, UN COURRIER.

LE COURRIER.

O villes d'Asie ! ô Perse, jadis séjour de l'opulence ! comme un seul coup a flétri tant de gloire ! la fleur des Perses est

tombée sous la faux ! Hélas ! quelle douleur pour moi d'annoncer de tels malheurs ! toutefois, il faut tout vous apprendre. Perses, votre armée entière est détruite.

LE CHŒUR.

Ah ! désastre irréparable, inouï, épouvantable ! quelle nouvelle ! ô Perses, fondez en larmes !

LE COURRIER.

Tout est perdu ; moi-même c'est contre tout espoir que je revois ma patrie.

LE CHŒUR.

Ah ! devions-nous vivre si longtemps pour apprendre ce malheur inattendu.

LE COURRIER.

J'ai vu, j'ai vu tous nos maux ; ce n'est point d'un autre que je les sais.

LE CHŒUR.

Hélas ! c'est donc en vain que du fond de l'Asie tant de peuples avaient uni leurs armes contre un pays trop cher aux dieux, contre la Grèce.

LE COURRIER.

Les rivages de Salamine, tous les lieux d'alentour sont couverts des cadavres de nos soldats qui ont péri misérablement.

LE CHŒUR.

Ainsi donc les corps de nos proches, souillés de sang, errent au gré des ondes, sur l'un et l'autre rivage, parmi les débris flottants des vaisseaux.

LE COURRIER.

Nos flèches nous ont mal servis ; l'armée entière a péri. Notre flotte n'a pu soutenir l'abordage.

LE CHŒUR.

Déplorons le sort lamentable des Perses infortunés. Quel malheur irréparable que la perte de cette armée !

LE COURRIER.

O Salamine ! ô nom que je déteste ! ô Athènes, que ton souvenir me coûte de larmes !

LE CHŒUR.

Athènes est terrible à ses ennemis. Ah ! combien de femmes lui redemanderont leurs époux et leurs fils.

ATOSSA.

Interdite, accablée sous le poids de cette infortune, je reste sans voix ; je ne puis parler ni interroger ce soldat. Cependant quand les dieux l'ordonnent, c'est aux mortels de souffrir. (*Au Courrier*). Remettez-vous ; quelques larmes que ce récit vous coûte, développez-nous tout notre malheur. Quels chefs vivent encore ? Qui sont ceux de ces rois qu'il nous faut pleurer et que la mort a forcés d'abandonner à la fois et leur sceptre et leur poste.

LE COURRIER.

Xerxès respire et voit le jour.

ATOSSA.

Ah ! tu nous rends la lumière ; le jour brille et succède à la nuit la plus épaisse.

LE COURRIER.

Mais le chef de dix mille chevaux, Artembarès, a été tué sur les rochers escarpés de Silène ; Dadacès, qui commandait mille hommes, d'un coup de lance a été renversé de son bord ; Ténagon, le plus valeureux des Bactriens, est resté sur les rivages de Salamine ; Lilée, Arsamès, Argestès, tous trois terrassés dans cette île fréquentée par l'oiseau de Vénus, ont mordu la poussière ; Arctée, venu des lieux voi-

sins de la source du Nil ; Adévès, Phéressebès et Pharnouque sont tombés du même vaisseau ; Matallus, ce chef brillant de trente mille chevaux, est mort, et son sang qui rejaillissait sur son menton et sa barbe épaisse, a rougi son visage ; le mage Arabus, Arctamès le bactrien habiteront éternellement une terre ennemie, ainsi qu'Amistris, Amphistrée, dont la lance était si redoutable, et le vertueux Ariomardus que regretteront les Sardiens, et Seisamès le mysien. Le chef de deux cent cinquante vaisseaux, Tharybis de Lyrnesse, le beau Tharybis n'est plus ; l'infortuné a péri d'une manière déplorable. Le prince de Cilicie, Syennésis, qui surpassait tous ces chefs en courage, est mort, mais avec gloire, et son trépas a coûté cher à l'ennemi. Voilà ceux dont je me rappelle le nom ; mais ce n'est encore que la moindre partie de nos pertes.

ATOSSA.

Hélas ! qu'entends-je ? quels malheurs effroyables ! quelle honte et quel sujet de larmes pour les Perses ! Mais reprends ton récit de plus haut. Combien donc les Grecs avaient-ils de vaisseaux pour oser aborder la flotte des Perses ?

LE COURRIER.

Quant au nombre, soyez sûre que nous l'emportions de beaucoup. Les Grecs n'avaient en tout que trois cents navires, dont dix formaient un corps de réserve. Xerxès, je le sais par moi-même, en avait mille, sans compter deux cents sept des meilleurs voiliers. Telle est la vérité. Est-ce donc le nombre qui nous a manqué ? Non, mais un dieu cruel avait pesé nos destins dans une balance inégale : il a détruit notre armée.

ATOSSA.

Les dieux défendent la ville de Pallas.

LE COURRIER.

Athènes est indestructible. Tant que vivront ses citoyens ses remparts seront inébranlables.

ATOSSA.

Mais qui a commencé l'attaque? Est-ce l'armée grecque? Est-ce mon fils, trop plein de confiance dans le nombre de ses vaisseaux?

LE COURRIER.

O reine! un démon envieux, un génie fatal a tout fait. Un soldat de l'armée athénienne était venu dire à votre fils qu'au moment où les ombres de la nuit seraient descendues, les Grecs, n'osant plus l'attendre, et se rembarquant en silence, chercheraient séparément leur salut dans la fuite. Sur cet avis, sans se méfier ni de la perfidie du Grec ni de la jalousie des dieux, Xerxès ordonne à ses généraux qu'à l'instant où le soleil cesserait d'éclairer la terre de ses rayons, et où les ténèbres obscurciraient la voûte céleste, ils fermassent les passages et les détroits par trois lignes de vaisseaux, et que le reste de la flotte investît l'île d'Ajax. Si les Grecs évitaient leur défaite, si leurs vaisseaux échappaient, chaque chef en répondrait sur sa tête. Tels furent les ordres qu'il donna dans sa confiance. Il ne savait pas ce que lui préparaient les dieux. Les troupes obéissantes se rafraîchissent en bon ordre, et les matelots disposent les rames auprès des bancs. Lorsque le soleil eut éteint ses rayons et que la nuit fut venue, rameurs et soldats, tous vont prendre leur place; on les appelle à leur poste et les vaisseaux se rangent selon l'ordre prescrit. Pendant toute la nuit, la flotte, disposée par ses chefs, garde soigneusement les passages. Le temps s'écoule, et nul des Grecs ne tente la fuite. Mais à peine l'aurore au char lumineux eut-elle répandu son éclat sur la terre que, de leur part, on entend des ac-

cents sonores et modulés, signal d'allégresse, avec un chant de guerre répété par l'écho des rochers. Les Perses, trompés dans leur attente, s'effrayent. L'hymne entonné par les Grecs n'était point l'annonce de la fuite, mais un encouragement au combat. Le son de la trompette enflammait encore leur courage. L'ordre est donné. Soudain les rames tranchantes frappent l'onde salée qui frémit; et bientôt ils sont à notre vue. Leur aile droite marchait la première en bon ordre, le reste de l'armée suivait. On entendait mille voix qui criaient : « Allez, enfants des Grecs; sauvez votre patrie, sauvez vos femmes, vos fils, les temples de vos dieux, les tombeaux de vos ancêtres; un seul combat va décider de leur sort ». A ces cris nos Perses ne répondent que par un murmure. Il n'était plus temps d'éviter le combat. Déjà les proues d'airain se heurtent; un navire grec commence le choc et fracasse les agrès d'un vaisseau phénicien. Tous se mêlent ensuite. Notre flotte soutient le premier effort; mais nos vaisseaux trop nombreux pressés dans le détroit, ne peuvent se secourir mutuellement. Leurs becs de fer s'entrechoquent, leurs rames se brisent; les Grecs, habiles à la manœuvre, les frappent de toutes parts, les renversent; la mer disparaît sous les débris et les morts; les rivages et les rochers se couvrent de cadavres. La flotte entière prend la fuite en désordre; nos malheureux matelots, pareils à des thons ou d'autres monstres de la mer pris au filet, sont assommés à coups de tronçons de rames et de bancs. La plage retentit de cris et de gémissements. Enfin la nuit nous dérobe à l'œil du vainqueur. Dix jours entiers ne suffiraient pas à détailler notre perte. Sachez seulement que jamais tant d'hommes n'ont péri dans un seul jour.

ATOSSA.

O ciel! quel déluge de maux inonde la Perse et l'Asie entière!

## LE COURRIER.

Croyez que vous n'en connaissez pas la moitié : le malheur qui suivit est bien au-dessus de ce que vous venez d'entendre.

## ATOSSA.

Et quelle infortune plus cruelle pouvons-nous avoir éprouvée. Expliquez-vous, quel malheur plus terrible encore a donc accablé notre armée ?

## LE COURRIER.

L'élite des Perses, cette jeunesse distinguée par le courage, la noblesse et l'attachement à son roi, a péri misérablement et sans gloire.

## ATOSSA.

Qu'entends-je, amis, quel coup affreux ! Et comment ont-ils perdu la vie ?

## LE COURRIER.

En face de Salamine est une petite île, funeste aux vaisseaux, où souvent retentissent les chants du dieu Pan. C'est là que Xerxès avait envoyé ces jeunes guerriers pour faire main basse sur les Grecs, qui s'y réfugieraient après leur défaite, et pour secourir les Perses que la mer y jetterait. Il lisait mal dans l'avenir ; car aussitôt que le ciel eut donné aux Grecs la victoire sur mer, ils débarquèrent dans cette île armés de toutes pièces, l'entourèrent sans laisser d'issue, et d'abord assaillirent nos Perses d'une grêle de pierres et de traits ; puis, fondant sur eux, tous ensemble et d'un même temps, les hachèrent en pièces à coups d'épée et les égorgèrent jusqu'au dernier. Xerxès témoin de ce carnage épouvantable, d'une hauteur où il s'était placé sur le rivage pour découvrir toute l'armée, déchira ses vêtements, poussa des cris aigus, et donnant le signal aux troupes de terre, prit



lui-même la fuite précipitamment. Voilà le malheur que vous avez encore à pleurer.

ATOSSA.

Fortune ennemie ! que tu as bien trompé les Perses ! Que le châtiment d'Athènes coûte cher à mon fils ! Tant de chefs tombés à Marathon ne suffisaient pas ! Il fallait que mon fils, croyant les venger, attirât sur nous ce déluge de maux ; mais les vaisseaux échappés au désastre, où sont-ils restés ? Le sais-tu ?

LE COURRIER.

Chaque chef a fui en désordre partout où les vents l'ont poussé. Des troupes de terre, une partie dévorée de soif a péri dans la Béotie ; le reste, fuyant sans prendre haleine, a traversé la Phocide, la Doride et les pays voisins du golfe Maliaque, que le Sperchius arrose de ses eaux salutaires. De là dépourvus de tout, nous avons traversé l'Achaïe et la Thessalie, où la plupart, victimes également de la soif et de la faim, ont péri ; ensuite la Magnésie, la Macédoine, les rives de l'Axius, les marais de Bolbé, les monts Pangées et l'Édonie ; là le ciel permit que, la nuit, une gelée extraordinaire glaçât les eaux limpides du Strymon. A ce bonheur inattendu, l'incrédule même, forcé de reconnaître des dieux, adora le ciel et la terre. Après une longue et fervente prière, l'armée s'avança sur la glace. Les troupes qui purent passer avant que le dieu du jour eût montré ses rayons, ont été sauvées ; mais quand son disque lumineux, étincelant, eut, de ses feux, pénétré le sein du fleuve, la glace se rompit, et nos soldats se précipitèrent les uns sur les autres ; heureux celui qui était promptement suffoqué ! Ce qui a pu échapper à ce péril, après avoir à grand peine traversé la Thrace, est rentré en petit nombre dans ses foyers paternels. La Perse aura longtemps à regretter la fleur de cet empire. Mon récit

est sincère ; mais j'omets bien des circonstances du désastre dont les dieux nous ont accablés.

LE CHŒUR.

O destin fatal ! combien tu pèses aujourd'hui sur la race entière des Perses écrasée par tes coups !

ATOSSA.

O malheureuse Atossa ! ô armée anéantie ! Visions nocturnes et véridiques, que vous m'avez bien annoncé nos malheurs ! (*Au chœur*). Et vous, que vous les aviez mal interprétées ! Cependant il faut suivre vos conseils. Je vais essayer de désarmer les dieux ; j'irai ensuite dans le palais chercher des offrandes pour la terre et pour les mânes. Il est tard, sans doute, puisque tout est perdu ; mais peut-être l'avenir sera-t-il plus favorable. Et vous, ô fidèles, c'est aujourd'hui qu'il faut prouver votre fidélité. Consolez mon fils, s'il arrive avant mon retour ; accompagnez-le au palais. Que par son désespoir il n'ajoute pas à nos maux.

### SCÈNE III.

LE CHŒUR.

O Jupiter ! tu as détruit la superbe et nombreuse armée des Perses ; tu plonges Ecbatane et Suze dans le deuil. Combien de femmes, unies par la douleur, le visage inondé de larmes, vont de leurs faibles mains déchirer leurs voiles, tendres épouses qui, désormais condamnées à des pleurs intarissables, redemanderont à la couche molle, témoin de leurs premiers plaisirs, de jeunes époux à peine associés à leur joug, et dont le trépas nous arrache à nous-mêmes les regrets les plus sincères.

L'Asie entière dépeuplée gémit. Xerxès lui a enlevé ses enfants... Xerxès les a perdus... Xerxès imprudemment a tout confié à de faibles navires ! De quoi nous sert aujourd'hui que Darius ait régné sur nous, adoré dans Suze et toujours invincible !

Fantassins et matelots, hélas ! de noirs vaisseaux ailés les ont emmenés... Des vaisseaux les ont perdus... Des vaisseaux les ont trahis à l'abordage !... Ah dieux !... et par la main des Ioniens !... A peine notre roi, nous dit-on, leur sut échapper, au travers des plaines et des champs glacés de la Thrace !

Victimes de la mort, hélas... abandonnés forcément... ah ! dieux !... Sur les rivages de Cichrée ! Pleure Asie, déchire ton sein ; que le cri de ta douleur aille jusqu'au ciel : élève ta triste voix, tes clameurs lamentables.

Jouets des flots, hélas !... ils sont la pâture des muets enfants de l'onde amère. Point de maison qui n'ait à pleurer son maître ! Les pères sans enfants fondent en larmes ; les vieillards déplorent les coups du destin, tout pour eux est douleur.

L'Asie n'obéira pas longtemps au Perse. Le tribut imposé par un maître ne sera pas longtemps payé, ni le trône longtemps adoré des sujets prosternés. Le pouvoir de nos rois est évanoui : plus de frein qui contienne les murmures : la chaîne qui captivait la langue du peuple est brisée avec le joug qui le domptait : les Perses ne sont plus ; ils ont arrosé de leur sang les sillons de l'île d'Ajax.

FIN DU SECOND ACTE.

## ACTE III

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

ATOSSA, LE CHOËUR.

ATOSSA.

Amis ! l'expérience des mots nous l'apprend : une fois battu de l'orage du malheur, l'homme s'alarme de tout ; mais lorsque le sort le favorise en son cours, il croit que le vent de la fortune ne peut changer. Aujourd'hui tout m'épouvante, à mes yeux tout annonce des dieux contraires ; un cri, et ce n'est pas celui de la victoire, retentit à mon oreille. Fatal effet de ma consternation ! Je reviens ici de mon palais, non comme autrefois, mais sans char et sans pompe. J'apporte au père de Xerxès ces libations propitiatoires qui calment les mânes : le lait blanc et doux d'une génisse sans tache ; ce miel doré distillé par l'ouvrière qui pompe les fleurs ; cette eau fluide puisée dans une source vierge ; ce breuvage sans mélange, production d'une mère agreste, présent d'une vigne antique ; ce fruit odorant de la blonde olive, de l'arbre qui, dans sa vie, ne dépouille point son feuillage ; enfin ces fleurs arrangées en tresse, filles d'une terre féconde. Chers amis, que vos hymnes aux mânes accompagnent ces dons ; évoquez l'ombre du divin Darius, tandis qu'épanchées sur la terre, ces libations iront jusqu'aux dieux des enfers.

## LE CHŒUR.

Reine vénérable des Perses, faites couler ces libations jusqu'aux fondements de la terre, tandis que, par nos chants, nous invoquerons la faveur des dieux souverains des morts. O terre ! ô Hermès ! ô roi des enfers : rendez au jour l'âme de Darius ; s'il est quelque remède à nos maux, lui seul peut nous l'apprendre.

O roi d'éternelle mémoire, prince égal aux dieux, peux-tu m'entendre, lorsque ma voix barbare pousse ces accents variés, douloureux et lamentables ? Nous avons à t'apprendre des maux déplorables : du fond des enfers, daigneras-tu nous écouter ?

O terre ! ô Princes des mânes ! Permettez à une ombre glorieuse, au dieu jadis adoré dans Suze, de quitter vos demeures sombres. Rendez au jour un héros qui, dans la Perse, n'eut jamais son égal.

Il nous fut cher ce prince, et son tombeau nous est cher aujourd'hui, puisqu'il renferme ce que nous chérissions.

Arbitre des morts, ô Pluton, renvoie-nous Darius. Darius ! quel roi ! hélas ! jamais il ne perdit ses armées dans des guerres destructives. Les Perses le crurent inspiré des dieux, et les dieux l'inspiraient sans doute, puisque ses armes furent toujours triomphantes.

O roi, notre ancien monarque ! viens, parais sur le bord de ce monument : fais briller à nos yeux, et le bandeau de la tiare, et la pourpre du brodequin. Viens, ô père de ton peuple, invincible Darius.

Viens apprendre des malheurs inouïs ; maître de notre maître, parais ! d'odieuses ténèbres nous ont enveloppés : toute notre jeunesse a péri : viens, ô père de ton peuple, invincible Darius !